
CÉRÉMONIE.

COMMÉMORATIVE DE LA DÉCOUVERTE

PAR

ALPHONSE LAVERAN

DE L'HÉMATOZOAIRE DU PALUDISME

à CONSTANTINE,

le vendredi 23 mai 1930.

ALLOCUTION DE M. FÉLIX MESNIL,

Membre de l'Académie des sciences.

MESDAMES,

MESSIEURS,

Le centenaire de l'établissement des Français en Algérie coïncide avec un autre anniversaire digne de retenir l'attention du monde entier, le cinquantième de la découverte, faite ici-même au cours de l'année 1880, des hématozoaires du paludisme. Aussi était-il indiqué de tenir en Algérie le second congrès international du Paludisme comme un premier hommage rendu à l'auteur de cette découverte, Alphonse Laveran, et aussitôt après, de rendre un hommage encore plus direct à notre illustre compatriote en commémorant sa découverte dans l'enceinte même où elle fut réalisée. Je remercie tous ceux, étrangers et français, qui ont bien voulu se grouper ici pour célébrer cette belle conquête de la science.

Aujourd'hui, avec le recul des années, les jeunes générations ont peut-être quelque peine à se figurer les difficultés que Laveran rencontra pour faire sa découverte, puis pour l'imposer au monde médical et scientifique. Remémorons-nous en effet que le lustre qui se termina en 1880 vit l'avènement de la bactériologie médicale. Grâce à Pasteur, à Robert Koch et à leurs collaborateurs, il était démontré que des organismes microscopiques très simples, batonnets ou cocci, causaient un grand nombre de maladies de l'homme et des animaux domestiques. Aussi admit-on volontiers qu'un microbe de ce type, la *Bacillus malarix*, décrit en 1879, pouvait être l'agent du paludisme. Or, Laveran trouvait tout autre chose: au lieu d'un être d'une évolution extrêmement simple, se multipliant par simple division transversale, cultivable en dehors de l'organisme, il signalait dans le sang des paludéens, des corps pigmentés, très pléomorphes, les uns sphériques, les autres en forme de croissant, les uns libres, les autres étroitement liés aux globules rouges et paraissant doués de mouvements amiboïdes; phénomène encore plus étrange, certains corps sphériques émettaient de longs fouets, justement comparés par Laveran à des flagelles, que l'on voyait ensuite se détacher pour se déplacer librement dans le liquide sanguin. Toutes ces constatations, Laveran les fit peu à peu au cours de l'année 1880, et, en raison de la présence exclusive des corps pigmentés chez les paludéens, il ne douta plus bientôt de leur relation avec la maladie. Mais étaient-ce vraiment des éléments vivants? D'autres, qui avaient bien vu le pigment dans le sang, n'y avaient pas songé. Laveran dut avoir des semaines et des mois de doute. Puis un jour, le 6 novembre 1880, il fut convaincu: il venait d'assister au phénomène si impressionnant de l'émission des flagelles, et il n'hésita pas à faire connaître sa découverte à l'Académie de Médecine. Laveran avait à ce moment la chance de ne pas être un naturaliste, car ce naturaliste eût voulu relier entre elles les diverses formes observées, expliquer leur évolution, enfin classer le parasite. Cela, Laveran ne cherche pas à le faire. Très modestement, ajoutons très sagement, il se contente de dé-

crire ce qu'il voit: il y a des corps n° 1, des corps n° 2, des corps n° 3. Que signifient les formes en croissant, à quoi répond l'émission des flagelles? Il n'en sait rien. Ce qu'il affirme et ce qu'il soutiendra sans se lasser, malgré les critiques des histologistes et des zoologistes, et non des moindres, c'est que ses observations ne portent pas sur des éléments en dégénérescence et l'on peut dire qu'il eut un vrai flair de biologiste en considérant le phénomène de l'exflagellation comme la meilleure preuve de la nature vivante des corps qu'il faisait connaître. Ce n'est que 5 ou 6 ans plus tard qu'une première lumière devait être apportée sur ces questions par deux savants russes, Elie Metchnikoff et B. Danilewsky, le premier en rapprochant le parasite de Laveran des Coccidies, le second, par l'observation des hématozoaires des oiseaux. A la même époque, un savant italien Golgi, dont nous sommes heureux d'honorer la mémoire en présence de ses compatriotes, découvrait les cycles endogènes des hématozoaires correspondant aux cycles mêmes des fièvres. Mais ce ne fut que bien plus tard, à la fin du siècle, qu'on sut la signification d'autres formes telles que les corps en croissant et les corps à flagelles. On reconnut que Laveran avait eu bien raison d'affirmer la nature vivante de ces corps, puisque, comme le savant américain Mac Callum l'a montré le premier, ce sont les générateurs des microgamètes, éléments mâles, qui se détachent des sphères à l'intérieur desquelles ils ont pris naissance pour aller féconder les corps femelles.

Tout cela nous paraît très clair aujourd'hui. Nous avons de plus, pour guider notre jugement, d'excellentes méthodes de coloration, ignorées à l'époque de la découverte de Laveran. On peut donc concevoir ce qu'il fallut de ténacité, on peut même dire d'entêtement au grand savant pour persuader les incrédules. Et ils étaient légion. Dès 1882, Laveran se rendait dans la campagne romaine pour chercher à convaincre ses confrères italiens. Revenu à Paris en 1884 comme professeur d'épidémiologie à l'école du Val de Grâce, où il avait été agrégé de 1874 à 1878, Laveran continua ses démonstra-

tions, et parmi les témoignages que nous pouvons invoquer, il y a celui de notre vénéré directeur de l'Institut Pasteur, le docteur Roux: « Un beau matin, dit-il à Laveran le jour de ses 70 ans, vous frappez à la porte du laboratoire de Pasteur qui était votre voisin et vous nous demandez de venir jusqu'à l'hôpital militaire pour voir le parasite de la malaria. Pasteur, Chamberland et moi nous vous suivîmes jusqu'à un cabinet qui précédait la salle des malades et dans lequel vous aviez installé le microscope. Au milieu du champ un magnifique corps flagellé agitait ses prolongements. Le spectacle était saisissant; il était impossible de ne pas reconnaître un être vivant dans cette masse protoplasmique repoussant de ses fouets les globules environnants. Vous fîtes passer devant nos yeux des préparations où se voyaient les divers aspects du parasite malarique. Quelle instructive séance! Pasteur si passionné pour la science en était tout ému. Nous vous quittions convaincus et pleins d'admiration. » Le professeur Achard, dans le bel éloge qu'il a prononcé à l'Académie de Médecine en décembre dernier, a raconté comment Laveran avait convaincu de la même façon son ami le professeur Straus jusque là sceptique.

Plus tard, alors que la découverte n'était plus contestée, Laveran fut attaqué d'autre façon; j'en ai été témoin lors de sa candidature à l'Institut. Le hasard, disait-on, l'avait favorisé, et son mérite était faible. Singulière opinion! comme si des découvertes de cette envergure peuvent être des effets d'un simple hasard. En tout cas, pareil hasard ne profite qu'à ceux qui en sont dignes. Si Laveran a découvert l'hématozoaire du paludisme, c'est parce qu'il le cherchait là où il devait être, parce qu'il savait que le pigment mélanique, présent dans les organes et dans le sang, signe la maladie palustre, parce qu'il s'était dit que quand on connaîtrait la genèse de ce pigment, on serait remonté à la cause même de la maladie. Qu'on me passe cette comparaison un peu familière: les grains de pigment mélanique qui ont permis à Laveran de suivre la bonne route ont été pour lui les petits cailloux blancs du petit Poucet de notre enfance. N'y a-t-il pas

là, comme l'a dit le D^r Roux, dans cette recherche persévérante, ordonnée et systématique, une découverte dans toute la force du terme?

Mais dira-t-on, on savait, avant Laveran, diagnostiquer cliniquement les fièvres palustres (mais pouvait-on le faire à coup sûr?) et c'est sur cette même terre qu'un autre grand français, Maillot, avait montré à guérir, par la quinine, nos soldats de cette maladie qui dressait, contre notre établissement, plus d'obstacles que la belliqueuse résistance des indigènes. La découverte de Laveran, malgré sa grande originalité, n'aurait donc qu'un intérêt de Laboratoire. Les faits sont venus, 18 ans plus tard, montrer son importance dans l'établissement des bases scientifiques de l'épidémiologie et de la prophylaxie du paludisme. C'est parce que Laveran avait découvert l'hématozoaire, c'est parce que Danilewsky avait retrouvé un parasite voisin chez les oiseaux, que le major Ronald Ross, — nous regrettons de ne pouvoir le saluer et l'honorer ici comme il le mérite, — a pu démontrer que ces hématozoaires, puisés dans le sang par piqûre des moustiques, évoluent chez ces insectes qui deviennent capables de les réinoculer à l'oiseau ou à l'homme sensibles. Laveran, impressionné dès ses premières recherches par les travaux de Patrick Manson sur l'évolution des filaires sanguicoles chez les moustiques, avait pensé à un rôle possible des mêmes insectes dans le paludisme. P. Manson lui-même reprit cette hypothèse et fut l'inspirateur direct des mémorables travaux de Ross qui ont été si bien complétés en Italie, pour ce qui concerne le parasite humain, par les travaux de Grassi et de ses émules. On a donc le droit de dire que la découverte de Laveran est à la base de toute la prophylaxie moderne du paludisme. Laveran, j'en ai été le témoin, suivit avec un intérêt passionné toutes ces recherches qui venaient compléter si heureusement sa découverte et nul mieux que lui n'a accueilli les travaux de Ronald Ross. Il se fit dès lors l'apôtre de la doctrine des moustiques et s'attacha à accumuler des faits favorables. Il eût voulu tirer lui-même en Algérie les conséquences de la nouvelle doctrine et il fit adopter un vœu dans ce sens par l'Académie de Médecine

en 1899; mon ami Marchoux, l'éminent président du Congrès qui vient de se terminer, et moi-même devions l'accompagner. Le ministère compétent fit la sourde oreille et Laveran ignorait l'art de solliciter. Trois ans plus tard, deux jeunes savants, sortis de l'école de médecine d'Alger et qui étaient venus à l'Institut Pasteur de Paris apprendre la microbiologie et s'imprégner de l'esprit pastorien, devaient, bien modestement d'abord, chercher à faire profiter leur petite patrie des acquisitions de la science. Maintenant, après 28 ans d'efforts incessants, leur mérite est reconnu dans tout le monde scientifique; et ce qui est peut-être encore plus démonstratif, ils ont acquis la popularité dans toute l'Algérie: on ne saurait parcourir longtemps ce beau pays sans être frappé de l'estime et de la confiance que tous manifestent à l'égard des frères Sergent; c'est avec une fière émotion qu'un de leurs aînés, qui jamais ne les a perdus de vue dans leur efforts, est heureux de le proclamer ici. Avec eux et leur disciples, la flamme allumée par Laveran en 1880 ne risque pas de s'éteindre.

C'est l'orgueil d'un pays de reconnaître les mérites de ceux qui l'ont bien servi. A cet égard, la carrière de Laveran ne fut pas toujours ce qu'elle eût dû être. La direction du corps de santé militaire ne sut pas apprécier l'honneur qui lui venait de Laveran; lorsque sa période de professorat du Val de Grâce fut terminée, on aurait dû lui donner les moyens de continuer ses recherches de laboratoire; il n'en fut rien et Laveran, à la fin de 1896, à 50 ans, se retirait de l'armée, simple chevalier de la Légion d'honneur. Cette injustice, nous n'avons pas d'hésitation à en parler ici même, dans cet hôpital militaire, car nous pouvons ajouter que, depuis lors, les réparations sont venues. En 1912, à la veille de la guerre, le médecin inspecteur Troussaint, ancien élève de Laveran et qui lui était resté dévoué, en venant apporter à son maître la cravate de commandeur, avait tenu à souligner qu'il accomplissait une réparation. Vos anciens ici, Messieurs les médecins militaires, ont apposé le 20 août 1908, une plaque rappelant la grande découverte de leur illustre camarade; à sa mort,

le nom d'hôpital Laveran était donné à cet édifice et une nouvelle plaque était placée près de la grille d'entrée. Cette année encore, à la date même de la découverte des corps à flagelles, le 6 novembre, une cérémonie se déroulera au Val de Grâce et le médaillon de Laveran sera placé dans la salle d'honneur de la grande maison dont il restera une des gloires.

Plus tôt, les Académies avaient reconnu les mérites de Laveran. En 1889, l'Académie des Sciences lui décernait le prix Bréant sur un rapport de Bouchard: «La découverte de Laveran constitue à elle seule, disait ce rapport, toute la pathogénie de la fièvre intermittente». En 1893, Laveran était nommé membre de l'Académie de médecine. En 1895, il devenait correspondant de l'Académie des Sciences qui, finalement en 1901, l'accueillait comme membre titulaire dans la section de Médecine et Chirurgie. L'Académie ne réserve que deux places aux savants ayant fait progresser les sciences médicales proprement dites. C'est dire la vivacité des compétitions quand une vacance se produit. La lutte fut particulièrement ardente en 1901. Tous les grands cliniciens de l'époque, Fournier, Hayem, Jaccoud, Lancereaux s'étaient mis sur les rangs et avec eux Ch. Richet, Cornil et Charrin. Devant le nombre, la notoriété et les titres des candidats, les électeurs étaient hésitants; mais une voix autorisée s'éleva qui dit: «L'Académie a été injuste en n'appelant à elle ni Davaine, précurseur de Pasteur, ni Villemin, précurseur de Robert Koch, elle ne voudra pas commettre une autre injustice qui nuirait à son renom». Cette voix fut entendue. Au troisième tour, Laveran fut élu par 40 voix contre 26 à Ch. Richet. Ce jour-là, l'Académie, interprète qualifiée de la Science française, sut être en même temps l'interprète de la Science universelle qui devait, dans les années qui ont suivi, consacrer la renommée des deux grands savants en accordant le prix Nobel de Médecine et de Physiologie en 1907 à Laveran, en 1913 à notre vénéré confrère, Ch. Richet.

Laveran a encore reçu d'autres hommages des corps savants étrangers. Il a eu en particulier l'honneur envié de figurer parmi les as-

sociés étrangers de la Société Royale de Londres. Et l'annonce de la cérémonie d'aujourd'hui a déjà suscité des manifestations similaires; c'est ainsi qu'à son meeting du 15 janvier dernier, la section du Kenya de la British Medical Association a fêté le jubilé de Laveran; dans son adresse présidentielle, le Dr J. H. Sequeira a exalté en termes élevés l'homme et le savant.

L'Algérie s'est également efforcée de rendre hommage à Laveran. Déjà en 1908, les médecins civils, sur l'initiative du Professeur Soulié, avaient fait apposer une plaque dans la salle même où Laveran fit sa découverte.

A sa mort, sur l'initiative de l'Institut Pasteur d'Algérie, son nom a été donné à plus d'une rue dans les trois départements et en particulier à l'un des beaux boulevards de la plus grande Constantine et, hommage propre à l'Algérie, un village de colonisation en création sur la grande route Batna-Timgad, s'appelle désormais Laveran, comme d'autres ont reçu les noms de Pasteur ou de Maillot.

En quittant l'armée, Laveran avait eu comme but principal de poursuivre ses recherches et il vint presque aussitôt demander l'hospitalité à l'Institut Pasteur. C'est l'honneur de la maison de Pasteur d'attirer à elle de pareils savants qui désirent travailler en toute indépendance et liberté d'esprit. Pasteur lui-même avait ainsi accueilli Elie Metchnikoff; plus récemment un autre savant russe, Serge Winogradsky, a repris auprès de nous les recherches de microbiologie agricole qui ont illustré son nom. Pendant 25 ans et jusqu'à la veille de sa mort, Laveran a été le plus ponctuel des travailleurs. A 8 heures du matin, il était là; tout son travail était, sauf événements imprévus, préparé, et il l'exécutait méthodiquement jusqu'à 11 heures. Il revenait l'après-midi, quand des séances académiques ou autres ne l'appelaient pas ailleurs. L'ordre le plus parfait régnait sur sa table de travail; ses cahiers étaient tenus avec un soin méticuleux, et, quand il voulait publier ses observations, il n'avait guère qu'à recopier. Durant ces 25 années, Laveran a beaucoup travaillé. Il a abor-

dé des sujets divers rentrant presque tous dans le cadre des hématozoaires. C'est ainsi qu'il a consacré de longues recherches aux Trypanosomes, aux Leishmanies et aux Piroplasmies. Sa découverte des hématozoaires du paludisme était celle d'un monde nouveau et il ne se lassa jamais de l'explorer. Ce n'est pas ici le lieu d'énumérer les importants résultats obtenus par Laveran. On les trouvera dans ses nombreuses publications: un travail n'est jamais fini, disait-il, par conséquent dès qu'on a un fait nouveau dont on est sûr, il faut le publier sans plus attendre! On trouvera aussi un résumé de son œuvre dans le livre que M^{me} Phisalix lui a consacré l'année qui a suivi sa mort; c'est le seul monument qu'ait voulu Laveran pour perpétuer sa mémoire. Laveran tint à participer plus activement à la vie de notre Maison en professant quelques leçons à son cours annuel. Quand le prix Nobel lui échut, il en consacra une partie à l'aménagement d'un laboratoire.

Le paludisme est avant tout une maladie des pays chauds; beaucoup des parasites des endémies tropicales sont des hématozoaires. L'œuvre de Laveran vise donc essentiellement la pathologie exotique. Et l'on peut dire que Patrick Manson et lui sont les fondateurs de cette science. Aussi était-il naturel que tous ceux qui s'intéressent à ces questions en France se groupassent autour de Laveran dans une Société spéciale. A sa présidence qui dura 12 ans, Laveran apporta le même soin méticuleux qu'à tout ce qu'il entreprenait, et si la Société de Pathologie Exotique a prospéré, si son Bulletin n'est surpassé par aucune des publications similaires, on peut affirmer que Laveran y est pour beaucoup. Il n'est guère de séance où il n'ait apporté une contribution originale.

Si Laveran n'a pas été le grand chef d'école qu'il eût pu être, cela tient à certaines particularités de son caractère. Originaire, par ses ascendants, à la fois de la Lorraine et des Flandres, il avait une certaine froideur qui n'attirait pas. Elle cachait un cœur excellent et s'alliait à un caractère d'une très grande indépendance, sans détours,

mais non sans intransigeance. Mais s'il savait rebuter ceux qui ne lui agréaient pas, il savait aussi distinguer des hommes qui étaient destinés à faire un chemin brillant dans la science: c'est ainsi qu'il sut attirer dans le coin de la bibliothèque où il avait un microscope, rareté à l'époque, Emile Roux, alors élève au Val de Grâce, qu'il sut pressentir la valeur du médecin auxiliaire Charles Nicolle, maintenant membre de l'Institut et titulaire lui aussi d'un prix Nobel.

En dehors du laboratoire, à son foyer domestique, Laveran se révélait un homme différent. On s'apercevait de son goût pour la musique et les autres arts; on découvrait un fin connaisseur de notre littérature, un admirateur du Voltaire des Contes (il appréciait la philosophie de Candide), de l'Anatole France des Histoires Contemporaines. Je me rappelle la période où « Monsieur Bergeret à Paris » paraissait dans le *Figaro* du mercredi; Laveran achetait régulièrement le numéro.

A la gardienne du foyer intime, à Madame Laveran, doivent aller en ce jour nos respectueux hommages.

Issu d'une bourgeoisie libérale, ayant eu pour père un éminent médecin militaire qui fut directeur du Val de Grâce, Laveran, après de fortes études classiques au lycée Louis le Grand où il eut Camille Pelletan comme condisciple, avait suivi les traces de son père. Il fut de cette génération qui, jeune encore, participa à la triste guerre de 1870; il était de la malheureuse armée de Metz. Il souffrait à rappeler ce passé. Il avait un patriotisme concentré et un sentiment foncier de justice qu'il sut exprimer autour de lui dans les circonstances qui ont divisé la France il y a 30 ans. Jamais il ne sacrifia à son indépendance d'esprit. Si la dernière guerre ne le détourna pas de son travail journalier, elle le trouva toujours prêt à mettre ses connaissances au service de la Patrie: par ses missions d'hygiène aux armées, par ses instructions sur la prophylaxie du paludisme à l'usage de l'armée d'Orient, il a joué le rôle qui lui convenait. Jusqu'à l'épuisement de ses dernières forces, il n'a cessé de travailler, de faire

ce qu'il considérait comme son devoir. Toute sa vie, il a bien cultivé son jardin.

Il laissera dans la science une belle figure. Pour moi, qui fus son collaborateur, c'est avec émotion que je lui rends ici, dans cette ville où sa gloire est née, l'hommage qui lui est dû. C'est aussi un grand honneur de le faire au nom de l'Académie des sciences qui m'a délégué à cette commémoration et au nom de l'Institut Pasteur qui garde fidèlement la mémoire d'un de ceux qui l'ont le plus honoré et le mieux servi.

